Jean-Miguel GARRIGUES, Dieu sans l'idée du mal.
Méditations sur la miséricorde

Paris, Éditions Ad Solem, 2016, 217 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/33781>

DOI : 10.4000/assr.33781

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 352-353

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Jean-Miguel GARRIGUES, Dieu sans l'idée du mal. Méditations sur la miséricorde », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33781> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.33781>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-Miguel GARRIGUES, Dieu sans l'idée du mal. Méditations sur la miséricorde

Paris, Éditions Ad Solem, 2016, 217 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Jean-Miguel GARRIGUES, Dieu sans l'idée du mal. Méditations sur la miséricorde, Paris, Éditions Ad Solem, 2016, 217 p.

- 1 Face aux questions centrales, telles qu'elles sont posées et pensées par la théologie chrétienne, de la possibilité du mal, du péché et de la damnation, de la liberté et de l'innocence de Dieu, les sciences sociales semblent ne pas pouvoir, ni devoir, outrepasser leur droit de regard, d'analyse, de quête de sens, en reconnaissant leur incompétence à entendre jusqu'en son fond et sa radicalité, une langue aussi étrangère, en ses postulats et son credo, d'emblée proférée hors de leurs champs convenus de recherche. C'est prendre à coup sûr le risque de banaliser une pensée en son langage propre, et, pire encore, d'en traiter à contresens. Les lignes qui suivent espèrent échapper pour l'essentiel à telles objections. Jean-Miguel Garrigues, dominicain, est illustre lecteur de Thomas d'Aquin, et penseur profond de l'impossible possibilité du mal sous le regard de Dieu. Au reste, si la thématique du mal sous condition de Dieu est bien entendu présente en tous les chapitres de la Bible, de Habacuc (« Ses yeux sont trop purs pour voir le mal ») ou l'Ecclésiaste, aux épîtres de Paul, la formulation précise de cette thèse en revient à Thomas d'Aquin, en sa *Somme Théologique* : « Dieu n'a pas idée du mal ». Dès lors, qu'en est-il du mal dans la « toute-puissance » de Dieu ? Du point de vue « ontologique », écrit Garrigues, « Dieu est infiniment étranger au mal volontaire ». Retenons cette « volonté » et cette « étrangeté » de Dieu dans son rapport à elle. Une fresque de Fra Angelico représente Dieu-Christ flagellé, les yeux bandés,

aveugle devant le mal. Le mal, ce ni vu ni connu, ce presque rien, qui décide de tout. Dieu ne peut ni voir ni concevoir le mal, puisqu'à Moïse il répond : « Je suis celui qui suis », buisson ardent, feu, l'Être même – et « tout le reste, commente l'Auteur, par là même, n'est pas ». À ce moment de la méditation du Dominicain, le mal serait une « privation d'être » – en quelque sorte, un néant.

- 2 Mais il faut pousser plus avant la pensée de Garrigues, et dire le mal comme revers de l'être, c'est-à-dire, comme la « figure » de l'avoir, et accepter d'entrer en cette économie qui subvertit l'idée même de Dieu. Il est ici, en ce moment de la lecture, une possibilité d'entendre quelque argument anthropologique, lorsque le mal est indexé au jeu d'une économie à qui perd gagne. Dieu, écrit Garrigues, ne saurait, à rigoureusement parler, perdre : « Dieu est la richesse totale d'Être auquel rien n'en peut être enlevé. On peut enlever l'avoir, mais on ne peut pas enlever l'être. » Le mal relève ainsi de ce qui s'inscrit comme possibilité du manque, de la perte, de la mort. En ce sens, le mal, est non seulement, « ce qui n'a pas d'être, mais (ce qui) détruit l'être ». Le mal est le défaut d'être. S'il convient d'entendre cela comme raison théologique, l'Auteur l'invoque aussi comme emblème privilégié dans les siècles de lutte contre les dissidences religieuses qui mettent en péril Doctrine et Institution. Dans ce que Dieu donne « par amour [...], le mal ne peut être programmé ». Mais de quoi le mal est-il le nom, que s'énonce-t-il dans l'irruption de cette béance improbable et cependant toujours déjà-là, au verso de cet « amour » de Dieu en son « innocence » ? Dieu, écrit Garrigues, « ne permet pas le mal. Mais il permet la liberté qui peut le causer ». La liberté, au principe du mal. La création, écrit le Dominicain, « n'a pas son but en elle-même, elle porte un secret qui la dépasse et que notre seule liberté peut déchiffrer [...] Le monde n'est pas complètement clos sur lui-même ». Voilà donc que la liberté pourrait être cette œuvre de déclôture du monde, c'est-à-dire cette tentative de forcer le « Mystère ». Irénée de Lyon eut cette formule : « L'homme est fait pour absorber le cosmos. »
- 3 De ce forçage et de cette « absorption », la liberté seule est comptable, qui « vit dans le temps de la nouveauté », selon l'expression de Garrigues, quand, Dieu, en son « éternité », est « pur présent », et « nous laisse entièrement à notre futur ». Il faudrait questionner plus avant ce jeu des temporalités où se conjuguent et s'opposent stase du temps et son écoulement, assurés cependant que la liberté et le « mal », qui l'habite comme son autre nom, relèvent de l'entière responsabilité de l'homme, en cela sujet souverain. L'Auteur ne dit pas cela en ces termes. Mais dans la déclinaison de son argument, il écrit que « la grâce suppose une possibilité d'ombre », et que c'est par cette « face ténébreuse de la liberté » que le mal, et tout ce qui s'ensuit, s'est engouffré. Car « l'homme a décidé qu'il pouvait connaître par lui-même la mesure du bien ». Ce fut le « péché originel », l'idée du mal. « Tout est parti en vanité, en pure perte », le « capital » fut « mangé », et la mort fut convoquée. Le mal, ou l'économie de la perte. On conçoit donc parfaitement que le mal ne se réduit pas au « mal moral », ainsi que semble en inférer l'auteur, mais qu'il est principe même de la condition humaine, peccamineuse par définition. L'homme, ce coupable.
- 4 « Dieu, écrit Garrigues, n'a pas créé l'homme dans un état d'achèvement ; il l'adopte dans sa liberté. » En cette liberté gît la possibilité du péché. Aussi bien l'enfer, cet horizon nécessaire du mal, est ce qui est à la « raison » et à la racine de l'homme, et du rapport de soi-même aux autres. « Désordre destructeur », attentatoire à l'amour dispensé par Dieu à ses « créatures » – un amour « infiniment vulnérable », et « pauvre de défenses ». Le mal, « blessure » dans cet « amour », qui, s'il n'atteint Dieu en aucune

manière, condamne l'homme en son principe : « L'enfer [...] ne peut être qu'intérieur à la liberté de celui qui se damne lui-même. » Le mal, cet accomplissement ultime de l'homme, au rebours de son dieu. Bien des mystiques tenteront cependant, dans la proximité même du « mal », ou en son immersion, de distinguer le « visage » de Dieu : Michel de Certeau sut en dire la « fable », et réinscrire ainsi les « usages du mal » comme « figures du sauvage », et cette figure comme face même de Dieu.